La Scala de Milan : histoire du lieu

Arte. Dimanche 31 mai 2015, 17h30. Opéra. Histoires de la Scala de Milan. Documentaire. En 1776, sur l'emplacement de l'église Santa Maria della Scala, les riches familles milanaises décident de bâtir à quelques pas du « Domo », l'immense Cathédrale de Milan, un temple païen d'un genre nouveau : la Scala. Voué aux arts de la scène, en particulier à la musique et à la danse, la Scala est un vaste théâtre à l'italienne de 3000 places, avec un parterre de loges dont les occupants, jusqu'au début du XXème siècle, en sont aussi les propriétaires.

En quelques années, la Scala devient le bastion de l'art lyrique italien. Rossini, Bellini, puis Verdi à partir du milieu du XIXème siècle, contribuent à écrire la légende de ce qui est encore aujourd'hui l'un des théâtres lyriques les plus importants du monde, avec l'Opéra de Paris, et le Metropolitan Opera de New York.
Verdi, Toscanini, Callas, Visconti, Strehler, Karajan, Pavarotti, Freni, Muti, Chereau jalonnent à présent l'histoire du lieu et composent un casting prestigieux qui incarne à la Scala depuis deux siècles, l'histoire de l'opéra et des ses passions.
Chaque 7 décembre, jour de la Saint-Ambroise, patron de la ville de Milan, le théâtre de la Scala inaugure sa nouvelle saison lyrique à la différence de toutes les autres scènes. C'est une soirée de gala très recherchée. Le rituel est immuable, conçu pour faire payer les mécènes et les sponsors lors d'une soirée fastueuses fermée au grand public. Le prix

des places atteint des sommets extraordinaires. Les stars, les politiques, les têtes couronnées s'y précipitent. C'est l'événement mondain que suit toute l'Italie en direct à la télévision.

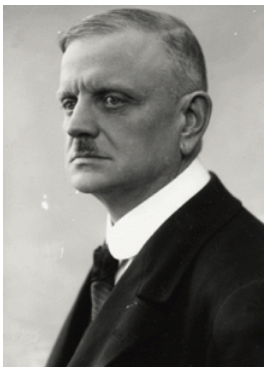
Pour la première fois, une équipe documentaire a été autorisée à suivre la préparation d'un 7 décembre à la Scala, à se glisser à l'intérieur de cette formidable machine à opéras. Le spectacle est partout : dans les loges, dans les parterres dans les coulisses. Le pouls de la Scala puise son énergie au rythme des âmes du passé, mais sa force vitale est toujours aussi forte : c'est peut-être le seul théâtre du monde où quand le programme paraît, toutes les places sont déjà vendues.

En marge du 7 décembre, le film part à la rencontre de ceux qui tissent (ou ont tissé) la légende du théâtre milanais (scaligène). Ils sont inconnus ou célèbres, mais tous racontent leurs histoires de la Scala : ces instants magiques, dont ils sont acteurs ou témoins, qui construisent la mythologie. Les plus anciens, Verdi, Callas, sont mis en scène par de courts entretiens « fictionnés ». Des archives inédites permettent de revoir Toscanini, Tebaldi ou Strehler. Enfin, le film convoque aussi ceux qui s'appliquent à écrire l'histoire d'aujourd'hui et de demain (Barenboim, Chailly, Bolle). Rythmé par des extraits des grandes productions de la Scala choisies sur ces quarante dernières années, « Histoires de la Scala » pose un regard inédit à la fois intime et passionnel sur le lieu devenu mythique.

Arte. La Scala de Milan, histoires du lieu… Documentaire de Luca LUCINI. Dimanche 31 mai 2015, 17h30. Coproduction : ARTE France, CAMERA LUCIDA

Productions, Skira Classica et Raï 3 (2015- 52mn). Avec Daniel Barenboim, Placido Domingo, Stéphane Lissner, Ricardo Chailly, Mirella Freni, Roberto Bolle, Alexander Pereira, Raina Kabaivanska, Mirella Freni…

7ème de Sibelius en direct de Radio France



France Musique. Sibelius : Symphonie n°7. Vendredi 24 avril 2015,20h. En direct de Radio France, concert Sibelius à l'occasion de l'anniversaire 2015 qui marque le centenaire du compositeur finnois, trésor national et génie orchestral du XXème. C'est aussi l'engagement du nouveau directeur musical du Philharmonique de Radio France, Mikko Franck, lui-même particulièrement investi par le répertoire finlandais. Le maestro, l'une des plus fines baguettes actuelles, rend ce direct parisien, incontournable.

Testament orchestral. Créée à Stockholm dès le 24 mars 1924, la dernière symphonie de Sibelius ne sera entendue du public finlandais qu'en 1927. En un seul mouvement, elle pourrait s'apparenter à une fantaisie symphonique, mais son développement d'une irrépressible croissance organique, traversée par un souffle depuis son début, porte les ultimes recherches du compositeur, qui fusionne tous les mouvements en un seul. Et de façon génial. La hauteur de l'inspiration qui s'y déploie, de façon noble et sereine, a conduit le chef Serge Koussevitsky à nommer Sibelius, le Parsifal Finlandais.

Le sentiment de majesté est induit par les trombones, instruments phares de la partition. C'est une élévation progressive, continue qui traverse au-dessus des cimes, nuages, épisodes plus sombres et déséquilibrés, puis se réalise dans la pleine sérénité.
Sibelius y conçoit une orchestration des plus fines (flûtes, hautbois, bassons…). Porteuse de visions et d'illuminations personnelles, la partition devait être suivie d'une huitième Symphonie. Mais le
compositeur détruira les amorces de la nouvelle construction, pour ne laisser en guise de testament musical, que sa septième et donc dernière Symphonie n°7.

France Musique. Sibelius : Symphonie n°7. Vendredi 24 avril 2015,20h. Sibelius : Le Roi Christian II, Concerto pour violon, En Saga, Symphonie n°7. Alina Pogotskina, violon. Philharmonique de Radio France. Mikko Franck, direction.

La Ville morte de Korngold à Nantes

RADIO.France Musique, samedi 25 avril 2015, 19h. Korngold: La Ville Morte. Production événement reprise par Angers Nantes Opéra en mars dernier, **La Ville Morte**, opéra de jeunesse de Korngold (composé avec son père) et créé en 1920, serait le dernier grand opéra romantique assimilant et Strauss, et Wagner et Lehar. Une fresque flamboyante et lyrique qui adapte au théâtre, l'univers symboliste du roman

Bruges la morte de Rodenbach. Paul est un jeune veuf qui ne parvient pas à se remettre de la mort de sa femme, Marie : rêve-t-il ou vit-il chaque scène d'un songe cauchemardesque? La jeune comédienne Marietta qui lui rappelle tant son aimée perdue, ne cesse pourtant de parjurer son idéal de pureté et d'absolu religieux. Futur compositeur pour Hollywood, Korngold naîtrise déjà tout le langage de l'orchestre et de l'opéra dans ce chef d'oeuvre absolu qui recycle avec tempérament et originalité l'opéra fleuve, autre défi pour les metteurs en scène et les chefs, La Femme sans ombre de Strauss.

Lire aussi le contre rendu critique de notre rédacteur Alexandre Pham qui assistait à la représentation nantaise du 13 mars dernier : La Ville Morte de Korngold présenté par Angers Nantes Opéra :

« La Ville morte c'est Bruges selon la vision de Paul : un monde sans espoir ni rémission. Le veuf inconsolable depuis la perte de son épouse Marie, s'enfonce dans un état dépressif dont l'opéra offre plusieurs facettes délirantes quoi qu'intensément poétiques. C'est le génie du compositeur qui la vingtaine triomphante, assure à l'orchestre une langue flamboyante inversement suractive à l'apathie du héros.

Mort et illusion

Soulignons d'emblée, la direction qui souligne le flux organique la démesure délirante et orgiaque de l'écriture orchestrale tout en n'oubliant pas toutes les autres sources et climats auxquels le jeune prodige Kongold a su puiser : l'incroyable sensualité de la Salomé de Strauss (pour les scènes de Marietta), les accents épiques et l'atmosphère mystérieuse et fantastique de La femme sans ombre du même Strauss, l'expressionnisme post romantique d'un Schoenberg, l'instrumentation mahlérienne aussi (ses climats et alliances instrumentales singulières), sans omettre l'orientalisme mélodique caressant, élégantissime d'un Lehar. Cette culture musicale plutôt dense, se révèle dans la direction du chef Thomas Rösner et tout le mérite lui revient de porter l'architecture dramatique d'une oeuvre miroitante, en bien des points de vue fascinante : la succession des épisodes si contrastés dont il rétablit sous l'ampleur cinématographique de l'écriture symphonique, la charge satirique et souvent grinçante du drame : tout le tableau dyonisiaque et délirant (parodie de Robert le Diable à l'acte II) où Paul imagine Brigitta en nonne – un nouvel avatar pour celle qui vit dans l'adoration, de Paul puis de Dieu, selon les propres termes de l'excellente mezzo Maria Riccarda Wesseling. C'est surtout un tableau charge contre la pensée corsetée du veuf, contre l'image de Brugges la morte (et la très pieuse) qui s'interdit tout nouveau souffle.

Dans ce parcours spirituel et chaotique qui met en images le délire dépressif du héros percent plusieurs scènes et tempérament. La romance fascinée du Pierrot, véritable double parodique de Paul, (somptueuse valse nostalgique "mon désir, mon délire….") la propension du drame pour le cauchemar et l'angoisse déformante qui fait naître dans l'esprit dépressif du pauvre Paul, une tangible course à l'abîme. Le timbre articulé et subtilement suave du jeune baryton John Chest est à saluer. L'ivresse dont se réclame la si lascive Marietta est exprimée par l'enflure océane de l'orchestre, un prolongement naturel du Strauss de La Femme sans ombre dont l'effectif orchestral est, comme ici, le plus vaste du répertoire. La proposition scénique de Philipp Himmelmann donne à voir la folie diffractée de Paul sous l'aspect d'une plateforme divisée en 6 cubes espaces, tour à tour éclairés, dont l'action est parfois simultanée. **LIRE** la critique complète de La Ville Morte de Korngold par Alexandre Pham

VOIR notre reportage vidéo complet La ville Morte Die Töte stadt de Korngold présenté par Angers Nantes Opéra en mars 2015

France Musique, samedi 25 avril 2015, 19h. Korngold: La Ville Morte.

Angers Nantes Opéra

Erich Wolfgang Korngold : Die Tote Stadt : La Ville Morte

Production créée à Nancy le 9 mai 2010

Thomas Rösner, direction
Philipp Himmelmann, mise en scène

Daniel Kirch, *Paul*
Helena Juntunen, *Marietta*
Allen Boxer, *Frank*
Maria Riccarda Wesseling, *Brigitta*
Elisa Cenni, *Juliette*
Albane Carrère, *Lucienne*
Alexander Sprague, *Victorin* et *Gaston*
John Chest, *Fritz*
Rémy Mathieu, *Le Comte Albert*

Nantes, Théâtre Graslin : les 8, 10, 13, 15 (14h30), 17 mars 2015 à 20h.

Le Cid de Massenet en direct du Palais Garnier à Paris

RADIO.France musique, samedi 18 avril 2015,19h: Massenet, le Cid. Annick Massis chante l'Infante avec ce charisme et ce naturel superlatif que nous lui connaissons. Avec Sonia Ganassi, Roberto Alagna, Paul Gay, Nicolas Cavallier… sous la direction de Michel Plasson. LIRE aussi la critique de notre rédacteur Sabino Pena Arcia qui assistait au Cid de Massenet au Palais Garnier à Paris, le 27 mars dernier :

« La première du Cid de Massenet a lieu au Palais Garnier le 30 novembre 1885 ; l'œuvre est unanimement saluée par le public et la critique. Opéra ambitieux sur l'amour et sur la gloire, inspiré de la pièce historique de Guillén de Castro y Bellvis et son adaptation par Pierre Corneille, il pose quelques problèmes formels à l'heure actuelle. Le livret raconte l'histoire de Rodrigue dans l'Espagne de la Reconquista. Et comment pour venger l'offense faite à son père, Don Diègue, il finit par provoquer et tuer le père de Chimène, sa fiancée. Elle ne peut qu'exiger le châtiment de son bien-aimé mais le Roi a besoin de lui pour lutter contre les Maures. Il revient vainqueur, Chimène est terriblement partagée, mais le lieto fine arrive quand Rodrigue décide de se donner la mort … qu'elle empêche, et le Roi les unit. L'amour et l'honneur sont vainqueurs. Cette difficulté contemporaine avait déjà été ressentie par Claude Debussy qui trouva impossible d'achever son propre essai lyrique Rodrigue et Chimène, d'après la même histoire, sur le livret de Catulle Mendès.
En effet, fin XIXe siècle, le grand opéra historique est déjà

essoufflé. Il l'est davantage à notre époque. Or, la partition est riche en mélodies et pleine des moments de beauté comme d'intensité ; Massenet se montre artisan solide des procédés grand-opératiques, mis au point par un Meyerbeer ou un Halévy. L'influence de Verdi est aussi remarquable. Avec des interprètes de qualité, la facilité comme l'ambition mélodique de Massenet se traduisent en grands airs impressionnants. Mais il s'agît surtout du mélodrame habituel du compositeur dont la complaisance est évidente vis-à-vis des attentes du lieu de la création de son opéra. Remarquons que la dernière fois que l'œuvre a été représentée à Paris fut en 1919 ! … »

LIRE le compte rendu critique de Sabino PENA ARCIA, Le Cid de Massenet au Palais Garnier à Paris

France Musique, samedi 18 avril 2015, 19h. Massenet : Le Cid. En direct du Palais Garnier à Paris…

Paris, exposition Pierre Boulez à la Philharmonie

Paris, Philharmonie. Exposition Pierre Boulez, jusqu'au 25 juin 2015. Pour ses 90 ans, Paris célèbre le génie duc compositeur et chef d'orchestre Pierre Boulez. Le parcours chronologique, à partir d'une sélection d'œuvres de Pierre Boulez illustre ses œuvres clés, validées par le créateur dont les partitions de la *Deuxième Sonate*, *Le Marteau sans maître*, *Pli selon pli*, la *Troisième Sonate*, *Rituel*, *Répons* et *sur Incises*. Chacune d'elles envisage des résonances par référence avec ses choix musicaux comme chef d'orchestre : ainsi se trouve éclairée la relation cohérente des partitions produites et des engagements artistiques simultanés. Est exploré un univers nourri de ses activités de chef d'orchestre mondialement reconnu, de pédagogue et de théoricien, mais aussi de ses rencontres avec d'autres créateurs dont de nombreux peintres et plasticiens (Klee), de ses affinités avec la littérature et les poètes (Joyce, Mallarmé, Char), la mise en scène (Barrault, Chéreau), l'architecture (Portzamparc, Frank Gehry)…

Quelques 270 œuvres jalonnent ainsi un parcours qui se veut aussi sonore : l'écoute des œuvres étant privilégiée. Les amateurs d'arts visuels seront comblés puisque de nombreuses peintures y paraissent, parmi les artistes majeurs du XXe siècle : Cézanne, Klee, Staël, Giacometti, Bacon,Mondrian…

Jusqu'au 28 juin 2015. Toutes les infos, les modalités de réservation, les horaires in situ, consultez **le site de la Philharmonie de Paris / exposition Pierre Boulez**

Révélation sur le radeau de la Méduse de Géricault

Arte. Le Radeau de la Méduse de Géricault, samedi 21 mars 2015, 20h50. Le génie du peintre Géricault, le peintre des chevaux en particulier, capable d'égaler Titien dans la restitution du pelage des fiers destriers, osa le premier, élever un fait d'actualité en sujet d'histoire. Avant lui, les grandes toiles savaient sublimer la grandeur morale et héroïque des légendes et gestes tirées de la mythologie. Avec Géricault en 1819, la réalité occupe la totalité de la toile : il y eut certes David et son sacre de Napoléon – commande donc oeuvre de complaisance.

Ici, Géricault imite le grand style, noble et grandiose, en dénonçant l'une des catastrophes les plus scandaleuses de la marine française au XIXè. Tels les nouveaux héros d'un épopée extraordinaire, les rescapés du navire La Méduse, lamentablement échouée sur un banc de sable (au large de la Mauritanie) à cause de l'incompétence du capitaine, errent des jours durant sur un radeau de fortune (de 20m sur 12m), étant conduits à commettre l'irréparable, entre tragique et horreur. Après 13 jours, de 151 naufragés, ils ne furent que 15 à s'en sortir, sauvés par la un navire de passage, l'Argus. En 1816 pourtant fonctionnaires et marins quittaient Rochefort pour le Sénégal, afin de s'y établir, la contrée ayant été restituée par l'Angleterre.

3 plans narratifs se complètent et se répondent : ils animent le présent documentaire qui retrace toute l'histoire : l'épopée réelle des naufragés de la Méduse sur leur radeau (scène de tuerie, d'antropophagisme à l'appui…), la reconstitution du travail du peintre à l'œuvre, la restitution à l'identique et selon de savant calcul du radeau en question

par les équipes du musée de la Marine de Rochefort. Géricault avait-il des sources fiables et complètes l'informant de ce que fut la traversée infernale des survivants ? Quoiqu'il en soit le peintre tenait son sujet, et il réalisa la représentation digne de l'événement. Grâce à lui, les rescapés ont rejoint l'Histoire à travers un tableau d'un souffle saisissant, véritable manifeste de l'art romantique. Géricault n'aurait il pas peint le portrait de Berlioz justement… ?

Arte. Le Radeau de la Méduse de Géricault, samedi 21 mars 2015, 20h50.

La Victoire de Samothrace restaurée

Arte, dimanche 15 mars 2015, 17h40. La victoire retrouvée. Focus sur la plus belle victoire ailée héritée de l'Antiquité. Les Nikés (victoires) sont l'une des plus belles inventions formelles et sculpturales de la Grèce antique, avec le Kouroï (éphèbe), le sphinx ou les aphrodites dénudées… **La Victoire de Samothrace** est une femme ailée et magnifiquement drapée : les plis de sa tunique mettent en avant la beauté dynamique du corps pris sur le vif : les bras, la tête devaient indiquer des mouvements contrepointant l'axe du corps qui marche. C'est actuellement

la plus belle statue conservée au Louvre, objet d'une récente et complète restauration (terminée en juillet 2014 – 4 millions dépensés pour sa estauration complète) qui est le vrai sujet du docu diffusé par Arte. Le chantier est passionnant car il révèle l'histoire de la sculpture, mais aussi met en avant les moyens actuels pour résoudre le problème de la conservation de l'oeuvre, comprendre son sens, sa finalité, les raisons qui en font un chef d'oeuvre inégalé parmi les sculptures du plus grand musée du monde.

Découverte sur l'île de Samothrace en 1863, sous le Second Empire, elle a un sein et une aile en plâtre ajoutés au XIXè pour rétablir sa symétrie donc son équilibre originels : ils ont été conservés car ils font partie de l'histoire de l'oeuvre. La restauration a révélé, après nettoyage, le blanc laiteux puis blondissant de la Victoire elle même (marbre de Paros) qui posée sur le socle de marbre bleu veiné de blanc (marbre de Rhodes) expose explicitement son envol irrésistible. Est-elle placée comme selon l'usage de la marine et de la construction navale à la proue d'un navire (une galère)? Elle pourrait aussi symboliser une victoire maritime. Laquelle ? Mystère… Mais so onadmire aujourd'hui la pureté de la pierre, la statue était bel et bien peinte (des traces de bleu d'Egypte ont été détectées au bas du drapé).

Sur le site de Samothrace, les archéologues cherchent sans y croire… la tête. On l'imagine se tournant à la perpendiculaire du corps, indiquant une fougue de mouvement spectaculaire : pied droti au sol, mais pied gauche qui vole encore : la Nikè vient de se poser. Sur le site grec, le sanctuaire des grands dieux était visité par tous les grecs qui y déposaient des offrandes : la Victoire de Samothrace en serait une, datant précisément du IIème siècle avant JC (190 avant JC) : elle est donc stylistiquement rattachée à l'époque

hellénistique. L'époque est celle de l'éclectisme : auteurs et commanditaires cultivent les références multiples au passé prestigieux de l'art. Ainsi la Victoire serait un pastiche du II ème, des fameuses victoires et effigies féminines du IV ème polyclétéen.

A la fin du XIXè, au moment de son acquisition, la Victoire triomphe à l'entrée du Musée du Louvre : au sommet de l'escalier Daru. C'est l'icône du Paris, capitale des arts.

Arte, dimanche 15 mars 2015, 17h40. La victoire retrouvée : histoire de la Victoire de Samothrace, sa restauration, sa genèse… Le Louvre présente une exposition qui fait le bilan de la campagne de restauration de la Victoire de Samothrace, du 5 mars au 15 juin 2015. Réalisation : Juliette Garcias, France 2014, 52mn)

Concerto pour violon de Sibelius

France Musique. Dimanche 5 avril 2015, 20h30. Jean Sibelius: Concerto pour violon et orchestre en ré mineur op.47. Le Concerto pour violon de Sibelius en ré majeur est assurément son oeuvre phare. Etant devenu l'un des sommets de l'écriture violonistique, retenu par les plus grands concertistes, il s'est imposé naturellement auprès du public. L'opus 47 en ré majeur fut composé en 1903 et, après révision, créé sous la direction de Richard Strauss en 1905 à Berlin. L'oeuvre est contemporaine de l'installation du compositeur dans la villa "Aïnola", à Jarvenpaa, en pleine

forêt, à 30km d’Helsinki. Un lieu étonnamment préservé de nos jours, qui dévoile l’antre secret d’un auteur qui aima cultiver des résonances privilégiées avec le motif naturel.

Longtemps minimisé en raison d’une apparente et “creuse” rigueur, le Concerto s’imposa néanmoins en raison des difficultés techniques qu’il exige du soliste. Mais en plus de sa virtuosité exigeante, le Concerto de Sibelius demande tout autant, concentration, intériorité, économie, justesse de la ligne musicale. Autant de qualités qui se sont révélées grâce à la lecture des plus grands violonistes dont il est devenu le cheval de bataille.

D’une incontestable inspiration lyrique néo-romantique, la partition développe une forme libre, rhapsodique, même si elle respecte la traditionnelle tripartition classique en trois mouvements: allegro moderato, adagio di molto, finale. Même si l’inspiration naturelle, panthéiste, du compositeur s’exprime avec clarté, en particulier d’après le motif naturel des forêts de sa Finlande natale, les souvenirs enrichissent aussi une imagination personnelle et intime. A ce titre, le deuxième mouvement pourrait convoquer les impressions méditerranéennes vécues pendant son séjour en Italie.

Dans sa version révisée de 1905, la partition saisit par sa force lyrique, son hyper virtuosité, mesurée, jamais gratuite… une plongée romantique particulièrement engageante que le soliste doit traiter avec une tension remarquable dans les premiers et seconds mouvements; avec clarté structurelle aussi dans le dernier: un jeu tout en nuances et une élégance suggestive tirent le Concerto sibélien vers ses sommets allusifs et intérieurs. Assurément un sommet de la musique du début du XXème siècle et la preuve éloquente du génie de Sibelius dont 2015 marque le 150ème anniversaire de la naissance.

LIRE aussi notre dossier spécial SIBELIUS 2015 : 150ème anniversaire de la naissance

---

Elisabeth Schwarzkopf, la « Marlène Dietrich du lyrique »

Arte. Dimanche 12 avril 2015,00h30. Portrait d'Elizabeth Schwarzkopf, soprano de légende. *Etonnante comparaison qu'utilise Arte pour présenter la soprano la plus perfectionniste du XXè avec Callas : e**lle aurait été ainsi « la Marlène Dietrich de l'art lyrique » ! Quoiqu'il en soit, voici le portrait d'une cantatrice d'exception, inaccessible et « énigmatique » (on se demande bien en quoi !).***

Portrait d'Elisabeth Schwarzkopf

l'énigmatique Marlène Dietrich du lyrique…

Olga Maria Elisabeth Frederike Schwarzkopf est née de parents prussiens le 9 décembre 1915 à Jarocin, en Pologne. Elle chante Euridice de Gluck à Magdeburg, puis rejoint l'Ecole de

musique de Berlin où son professeur lui enseigne le chant comme … mezzo ! Heureusement devient ensuite l'élève de Maria Ivogun et elle rejoint en 1938 la troupe du Deutsch Oper comme soprano coloratoura.

Décédée en 2006 à 90 ans, la soprano Elisabeth Schwarzkopf marque le milieu lyrique par sa nature exigeante, son sens de la discipline, une laborieuse qui devint de fait, la sirène germanique, diseuse experte, au legato et au timbre uniques, parfaite mozartienne (elle reste une saisissante Elvira de Don Giovanni, Comtesse des Noces de Figaro, Fiodiligi dans Cosi fan gutte, mais aussi Pamina dans La Flûte enchantée…), impeccable straussienne : ses incarnations d'Ariadne auf Naxos et surtout de la Maréchale dans le Chevalier à la rose comme de Madeleine dans Capriccio demeurent mémorables. A partir de 1940 et jusqu'en 1970, sa carrière est irrésistible et tous les chefs, le plus grands la réclament à commencer par Karajan. Ses relations ambiguës avec les nazis sont l'ombre au tableau, comme c'est le cas de Karajan : Goebbels souhaitait en faire l'une des voix d'or du IIIè Reich. Les deux artistes eurent leur carte du parti. Au sein de la firme Columbia / EMI, le producteur Walter Legge, la remarque enfin en 1946 et sauve sa carrière entachée de collusion avec Hitler : il en fait une star à l'époque de Maria Callas, et l'épouse en 1953. Schwarzkopf reprend ses rôles emblématiques, en particulier mozartiens dont Elvira, chantée dès 1947 à Covent Garden. Le cas Schwarzkopf, c'est aussi une diseuse hors pair dans le domaine du lied (Schumann, Brahms, Wolf surtout, accompagnée ou plutôt en dialogue avec le piano de Gerald Moore) : l'égale au féminin du baryton Dietrich Fischer Dieskau. Son timbre porcelainé, son articulation et ses couleurs composent une sonorité sophistiquée et intellectuelle qui sculpte comme personne le

verbe poétique. Ses incarnations sont cérébrales, en rien sensuelles. La cantatrice exprime comme personne à son époque la dignité blessée, la mélancolique langueur des héroïnes amoureuses et tragiques (Pamina, la Comtesse Almaviva, la Maréchale…), c'est la voix de l'humaine souffrance face au temps qui passe. Chant racé, stylé, hyperfroid mais d'une intensité si intériorisée qu'il exprime tout ce qui affleure dans la partition et qui n'y est pas inscrit. Outre ses rôles déjà identifiés, Elisabeth Schwarzkopf laisse plusieurs enregistrements devenus légendaires : son Elvira avec Giulini, sa Maréchale avec Karajan (1956), les Quatre derniers lieder de Richard Strauss avec Georg Szell pour la Radio de Berlin… Après la mort de Karajan en 1989, la soprano ose parler de l'homme despotique et souvent coléreux que fut le maestro.

Après avoir cesser de chanter sur la scène lyrique ou en récital (en 1979 à 64 ans), Elisabeth Schwarzkopf veille à transmettre sa passion du beau chant aux nouvelles générations de chanteurs, ainsi Thomas Hampson, Matthias Goerne, Christiane Oelze, Renée Fleming seront ses élèves parmi les plus doués… Et René Fleming empruntera les mêmes rôles que son professeur : Ariadne, La Maréchale, Madeleine… Dans ce reportage biographique, l'équipe de tournage a eu accès aux archives personnelles d'Elisabeth Schwarzkopf et de Walter Legge (mort avant elle en 1979): lettres, photos et documents personnels soigneusement choisis éclairent un nouveau portrait de La Schwarzkopf dont le profil artistique et humain est aussi évoqué par de nombreux témoignages de ceux qui l'ont connue. Au moment de sa mort en 2006, la soprano s'était retirée seule (elle n'eut aucun enfant) à Zurich.

Arte. Dimanche 12 avril 2015, 00h30. Elizabeth Schwarzkopf, soprano de légende. Documentaire de Thomas Voigt et Wolfgang Wunderlich (Allemagne/Autriche, 2011, 52mn)

Orfeo ed Euridice de Gluck, 1762

France Musique. Le 21 mars 2015, 19h. Orphée et Eurydice de Gluck en direct de Lyon. Il aurait fallu plutôt intituler la production présentée par Lyon, Orfeo ed Euridice car il s'agit de la première version de l'opéra, créé à Vienne en 1762. Le rôle titre est chanté par un castrat (haute contre de nos jours: ici, Christopher Ainslie et Victor von Halem) tandis que parti pris lyonnais le rôle miraculeux de l'amour est chanté par le choeur. Gluck écrit un rôle dense et d'une grandeur tragique pour le poète Thrace, accablé par le deuil : il ne souhaite que sauver Eurydice des Enfers. Mais il échoue car il n'a pas su respecter l'interdit divin : ne pas se retourner pour voir la jeune femme pendant leur ascension jusqu'à la terre et la vie. Au bord du suicide, sujet voué aux mille nuances de la dépression (déjà romantique), Orphée est à nouveau sauvé par l'Amour compassionnel et généreux : Eurydice lui est restituée. Epurée, presque ascétique, réduite à un huis clos entre 3 personnages : Orphée, Eurydice, l'Amour, la partition laisse aussi une place essentielle à l'orchestre qui affirme un style frénétique nouveau (l'air des furies), et aussi étonnamment nostalgique et rêveur (les âme bienheureuses aux Champs Elysées) qui saura lors du séjour de Gluck à Paris, 10 années plus tard, sous le règne de la jeune Marie-Antoinette (son ancienne élève à Vienne), réformer en profondeur l'opéra français. La grandeur tragique de Gluck laisse alors un nouveau modèle lyrique, mais pour l'audience parisienne, Orphée est alors chanté par un ténor…

France Musique, le 21 Mars 2015, 19h30. En direct de Lyon.

Gluck : Orfeo ed Eurydice, créé à Vienne en 1762

David Marton, mise en scène
Enrico Onofri, direction

Avec Christopher Ainslie et Victor von Halem (Orfeo), Elena Galitskaya (Euridice), Maîtrise de l'Opéra de Lyon (Amour).

A l'affiche de l'Opéra de Lyon, du 14 au 29 mars 2015